

ÉTIENNE BOUCHE

MEMORIAL
FACE À L'OPPRESSION RUSSE

PLEIN JOUR

Collection «Proche Europe», dirigée par Gwendal Piégais.

© *Plein jour*, 2023
www.editionspleinjour.fr

Les livres Plein Jour sont commercialisés
en partenariat avec la S. N. Anne Carrière.

ISBN 978-2-37067-076-2

«La Russie, où le tourbillon de violence s'est prolongé
inlassablement, formant une sorte d'enfilade traumatique
que la société traverse de malheur en malheur, de
guerres en révolutions, famines, assassinats de masse,
nouvelles guerres et nouvelles répressions, est devenue,
avant d'autres, le territoire de la mémoire déviée.
Les versions dédoublées, détriplées, voilées des rides de
non-coïncidences et divergences, de ce qui s'est passé au
cours des cent dernières années, masquent la lumière sur
le présent, comme une couche de papier opaque.»

 Maria Stepanova, *En mémoire de la mémoire*

AVANT-PROPOS

En préparant l'écriture de ce livre, mon regard s'est arrêté un instant sur une photo de la cathédrale Saint-Basile-le-Bienheureux, l'édifice qui incarne la Russie dans le monde. Pour les Moscovites, les occasions sont rares de traverser la place Rouge et d'en apprécier l'éclat, tout comme un Parisien a peu l'habitude d'admirer la tour Eiffel s'il n'y accompagne pas des amis de passage. J'en ai examiné les bulbes colorés et géométriques qui évoquent l'univers des contes et ravissent les visiteurs. En petit format, Saint-Basile-le-Bienheureux pourrait être une boîte à musique. Bien qu'elle appartienne à mon imaginaire depuis l'enfance, j'ai alors eu la troublante impression de la regarder pour la première fois : restaurée selon des principes russes, la cathédrale, dont la construction fut ordonnée par Ivan le Terrible, ne porte aucune trace du temps, ne semble rattachée à aucune période de l'histoire. Qui saurait nommer *a priori* le siècle de son édification ?

Face à elle, à l'autre extrémité de l'immense place pavée, le Musée historique d'État, apparu trois siècles plus tard, est lui aussi échappé d'un monde merveilleux. Les touristes se contentent généralement de contempler sa façade de style néorusse, préférant découvrir les

églises abritées dans l'enceinte du Kremlin. La visite de ce musée est pourtant instructive, puisque le parcours raconte l'histoire de la Russie jusqu'en 1913, année qui marqua le tricentenaire de la dynastie des Romanov. Le xx^e siècle en est ainsi quasiment absent. Comment y intégrer le séisme de 1917, rupture nette dans la frise chronologique de l'État russe? Afin de contourner le problème, l'embarrassant siècle soviétique fut confié à l'ancien musée de la Révolution, devenu pudiquement, en 1998, le musée d'histoire contemporaine de la Russie. Fin 2014, dans un contexte de résurgence nationaliste encouragée par le pouvoir, sa mission fut redéfinie en ces termes: «Populariser l'héritage historique de la Russie contemporaine, façonner un état d'esprit patriotique, transmettre à la jeune génération la fierté et le sens de la responsabilité à l'égard du présent et du futur de la Russie.»

Pour autant, les dignitaires soviétiques n'ont pas disparu de la place Rouge. Révolutionnaires de la première heure, Staline, Brejnev et jusqu'à Tchernenko, le prédécesseur de Gorbatchev, sont inhumés dans la nécropole du mur du Kremlin, derrière l'inamovible mausolée de Lénine. Le nom de la place induit souvent en erreur, car il ne célèbre pas le régime communiste. «Rouge» signifie ici «beau», «majestueux». Le lieu l'est incontestablement. Le terme de «place» semble en revanche impropre: l'immense place Rouge n'est pas une place. Elle n'est pas un carrefour de rencontres, une agora vivante. Elle est l'État. Le pouvoir en dispose pour les cérémonies officielles et les défilés militaires – en 1931, Staline fit détruire la porte de la Résurrection

pour permettre aux chars d'y accéder. Le 31 décembre à minuit, quand la cloche de la tour du Sauveur retentit, la place Rouge illuminée est l'image solennelle qui apparaît sur tous les écrans de télévision après l'allocution du président. On ne vient pas sur la place Rouge pour s'asseoir et bavarder, mais pour se prosterner devant sa grandeur.

La place Rouge raconte l'édification de l'État russe, mais ne porte nulle trace de la mémoire du peuple. L'individu en est absent. Cette intangible verticalité fut remise en cause en août 1991 quand, sur la place Loubianka, autre lieu de pouvoir de la capitale, des Moscovites en liesse firent tomber le monument au révolutionnaire Félix Dzerjinski, fondateur de la Tcheka, la police politique du nouvel État bolchevique et ancêtre du KGB. Sur cette place de sinistre réputation, incarnation de l'arbitraire et de la terreur, la chute du «Félix de fer» symbolisa la chute d'un régime et la fin d'un monde. La perestroïka augurait une nouvelle ère. Trois décennies plus tard, le réaménagement de la Loubianka témoigne, en creux, de cet encombrant passé soviétique : des motifs circulaires ont été gravés sur le sol et de petits massifs de fleurs sont venus combler le vide, dissimuler une absence. Rien pour remplacer Dzerjinski. La statue du tortionnaire est exposée au parc Muzeon, l'un des lieux de promenades les plus populaires de la capitale, parmi d'autres reliques de propagande communiste. Celles-ci se sont fondues dans le paysage, au point que badauds, skateurs, et fashionistas manucurées semblent ne plus tellement les remarquer. «Soljenitsyne ? Un écrivain qui a émigré, je crois», m'avait répondu, hésitant,

un étudiant, le jour du dixième anniversaire de la mort du dissident, en 2018. À côté de lui, son amie, allongée sur un plaid, avait esquissé une moue amusée. Trente ans après le démontage de Dzerjinski, une rumeur insistante gagna les rédactions de presse moscovites : la municipalité envisageait de remettre Dzerjinski au centre de la place, devant le bâtiment du FSB. Selon les enquêtes d'opinion, le projet ne rencontrait pas une opposition très marquée. Déjà évoquée dans le passé, l'idée, une fois de plus, en resta là. Mais qu'elle puisse seulement être envisagée traduit l'étendue du malaise de la conscience russe.

Depuis l'écrivain Nikolai Karamzine (1766-1826), auteur pionnier d'une monumentale *Histoire de l'État russe*, le passé est mis au service de la politique. Le poète Alexandre Pouchkine, icône des lettres russes, consacra à l'historien cette épigramme : « Dans son histoire, finesse et simplicité / Vous démontrent sans parti pris / La nécessité de l'autocratie / Et du knout les délices. » L'histoire doit légitimer l'État. En Russie, il est frappant de constater que la mémoire est à la fois omniprésente et évitée, qu'elle nourrit des considérations infinies et stériles. « L'histoire a remplacé la politique, observe l'essayiste Nikolai Epplé. Ce qui se passe aujourd'hui produit une impression extrêmement étrange chez celui qui parvient à l'observer avec du recul. Après s'être disputée avec tous ses voisins, la Russie est confrontée à une crise économique durable, sans perspective claire de sortie, le gouvernement diminue les dépenses publiques, mais la société, elle, discute le passé avec une excitation paranoïaque. »

En 2014, l'Ukraine voisine a connu son «*leninopad*», sa chute des monuments à Lénine, entérinant une rupture nette avec cet héritage partagé. La guerre l'incite aujourd'hui à s'affranchir aussi du passé tsariste, en démontant par exemple une statue de l'impératrice Catherine II à Odessa. En Russie, le chapitre soviétique ne s'est pas refermé. Le pays est incapable de se projeter dans l'avenir, car il n'a pas réglé ses comptes avec ce passé obsédant. Il est plus confortable de le maquiller. L'année 2022 marquait le centenaire de la proclamation officielle de l'Union soviétique. Cette même année, l'État russe a non seulement lancé une guerre infâme contre l'Ukraine, mais il a aussi ordonné la dissolution de Memorial, organisation qui avait gagné sa reconnaissance officielle sous Mikhaïl Gorbatchev, après la disparition du prix Nobel de la paix Andreï Sakharov. Memorial s'était donné une mission vertigineuse : nommer l'intégralité des victimes du régime soviétique et mettre les Russes face à leur histoire. Affronter un traumatisme jamais surmonté, condition indispensable à l'émancipation des citoyens.

L'idée de ce livre est née avant la liquidation de Memorial : écrire sur cette mémoire effacée était la meilleure manière d'éclairer la Russie contemporaine. L'assaut lancé contre le mouvement préparait, à l'évidence, l'offensive impérialiste du Kremlin en Ukraine. Réalisée par l'artiste contemporain Andreï Kouzmine (né en 1979 à Moscou), l'œuvre illustrant la couverture de ce livre m'est apparue comme la traduction visuelle la plus saisissante de mon sujet : l'histoire inavouable de petites âmes isolées les unes des autres et enfermées

dans leur souffrance. Ces pages, qui écartent l'exhaustivité, l'abordent avec une approche journalistique, et volontiers géographique, celle que j'ai privilégiée en tant que correspondant de presse en Russie pendant plus de sept ans. Elles viennent fixer des réflexions anciennes, devenues obsessionnelles depuis le 24 février 2022.